PATHOLOGIE MENTALE EN ITALIE [MOREL]

Benedict-Auguste Morel

31

Extrait des ANNALES MÉDICO-PSYCHOLOGIQUES
Cahier de Janvier 1848

PATHOLOGIE MENTALE
EN ITALIE.

A M. le docteur Ferrus,

COUP D'ŒIL SUR LES PRINCIPAUX ÉTABLISSEMENTS D'ALIÉNÉS.

Malgré beaucoup de causes qui retardent en Italie l'introduction des réformes et des progrès, l'amélioration des maisons d'aliénés a cependant marché de manière à contenter les amis de l'humanité. Les descriptions qu'on a faites de ces asiles, il y a une vingtaine d'années seulement, ne peuvent plus s'appliquer à ce qui existe aujourd'hui. Si plusieurs établissements laissent encore beaucoup à désirer, il faut s'en prendre moins au zèle des médecins qu'à d'autres causes indépendantes de leur



volonté, telles que le manque d'argent d'une part, de l'autre la position de ces établissements au centre de grandes villes, où l'espace manque, et où les malades non seulement sont trop accumulés, mais encore ne peuvent se livrer au travail si utile des champs. Il est fâcheux que ce but n'ait pas été atteint dans l'établissement de Gênes, qui, dit-on, a coûté près d'un million.

Ce qui retarde encore en Italie les progrès de la science, c'est la lacune qui existe dans l'enseignement des maladies spéciales, le sort que font les gouvernements aux médecins aliénistes, et qui ne les dispense pas de faire de la clientèle pour vivre et de remplir souvent d'autres fonctions incompatibles avec les leurs; de là les changements fréquents dans le personnel des hospices et le besoin vivement senti d'une direction médicale plus forte. Ce que je dis pourtant ne doit pas s'entendre d'une manière absolue. Il est, en Italie, des médecins spéciaux qui se sont voués avec succès à cette infortune : MM. *Fassetta* à Venise, *Gualandi* à Bologne, *Biboni* à Milan, *Bonacossa* à Turin, peuvent revendiquer une bonne part des progrès qui existent; beaucoup d'autres rivalisent de zèle et tendent au même but. Quand je ferai de la critique, je m'adresserai plutôt aux choses qu'aux hommes. Vous savez mieux que personne, monsieur, par la position que vous occupez, et par tout ce que vous avez fait en France, combien il est difficile d'opérer les réformes, même les plus indispensables et les plus simples. Que sera-ce donc quand il faudra appliquer une idée utile à un pays divisé en une multitude de gouvernements dont les intérêts, la marche et les tendances sont si divers?

Ce que j'ai à vous dire sur l'Italie comprendra plusieurs ordres de questions : 1° hospices d'aliénés et statistiques; 2° causes générales les plus fréquentes des maladies mentales en Italie; 3° littérature psycho-médicale; 4° statistique criminelle; 5° études de l'état normal du pays et influence de cet état sur le développement des diverses aliénations mentales.

HOSPICES D'ALIÉNÉS DE VENISE, MILAN, GÊNES, BOLOGNE FERRARE, FLORENCE, ROME, NAPLES, PALERME.

Réflexions préliminaires. — Lorsque vous parcourez l'Italie, au point de vue de l'observation morale, les motifs de vos jugements vous arrivent au milieu de tant d'émotions et d'impressions diverses, qu'il en résulte pour l'esprit un trouble involontaire. On se trouve malgré soi en contradiction, soit avec les jugements antérieurs d'autres personnes, soit avec les idées préconçues que l'on apporte avec soi. J'ai essayé de déposer en entrant le prisme trompeur à travers lequel la vérité arrive toujours douteuse, incertaine et altérée. J'ai cherché à marcher sur les traces de M. Mittermaier, et d'étudier les causes morales et physiques des maladies, en m'entourant des données statistiques, en visitant les prisons, les hospices, les maisons d'aliénés et les établissements de bienfaisance si nombreux dans ce pays; en consultant les médecins surtout, seuls appréciateurs dignes de foi des souffrances physiques et morales de l'espèce humaine. La partie monumentale de l'Italie est celle dont, malgré soi, on subit premièrement l'impression; tout d'abord on est frappé du douloureux constraste des monuments d'une gloire passée s'élevant tristement auprès des créations modernes. Des palais, abandonnés ou habités par des fantômes déchus, servent parfois à abriter des populations dévorées par la misère et les vices qui l'accompagnent. Venise et Rome fournissent sous ce rapport bien des réflexions au philosophe et au médecin moraliste. La démarcation si tranchée qui existe entre les monuments vous frappe encore lorsque vous étudiez les populations; les extrêmes de la richesse et de la misère se heurtent à chaque pas. En vain chercheriez-vous, dans les États du sud surtout, cette classe moyenne de la société, active, énergique, intelligente, répandant partout, par son travail et ses lumières, l'aisance et le goût de l'occupation; elle manque, elle cherche à se former, et se formera par la force des choses:

car tout présage que de beaux jours sont réservés à ce pays, si riche encore, malgré ce qu'il a souffert, en ressources intellectuelles et en éléments de régénération morale.

Si maintenant vous entrez dans une ville, quelque petite qu'elle soit, si vous voyez un édifice qui vous frappe par son architecture extérieure, par sa belle position, par cet ensemble de choses qui donne de suite l'idée d'ordre, d'aisance et de bonheur, visitez le si vous êtes médecin : c'est un hôpital, un hospice pour les orphelins, ou un de ces somptueux monuments désignés sous le nom de *Albergo dei poveri*; car la misère a aussi ses palais dans ce pays L'intérieur étonne par l'ordre, la propreté, je dirais presque par le bonheur qui semble régner dans ces asiles de la souffrance. Les salles sont immenses, contenant parfois quatre ou cinq cents malades, et si bien aérées, que jamais la moindre odeur désagréable ne vient vous frapper ; les soins les plus tendres et les plus délicats entourent les patients J'ai vu, ô l'hôpital de la Paix, à Naples, des fauteuils entre chaque lit ; les bains sont apportés près des lits dans des baignoires à roulettes. Je défie les heureux du siècle d'être entourés de plus de soins que les malades des hospices des *Fatte bene Fratelli* et des *Fatte bene Sorelle*, à Milan : c'est la poésie de la charité mise en pratique. « Vous » tous, dit M. Guislain, sur qui la fortune accumule toutes ses » faveurs, quittez le sol où vous restez immobiles et oisifs.. » allez en Italie, à Turin surtout, et, à l'aspect des incurables » de Saint-Louis, il surgira peut-être de vos entrailles une voix » dont vos pères connaissaient mieux que vous la puissance » bienfaisante ; et si aucune corde de commisération ne vibre » plus dans votre cœur, votre vanité sans doute s'en exaltera et » tournera au profit de l'humanité souffrante ; l'idée vous viendra peut-être d'immortaliser votre nom en l'attachant à la » création de quelque hospice, de quelque refuge, de quelque » hôpital. »

Si les maisons d'aliénés ne sont point encore au point de per-

ection désirable, il faut penser aussi qu'il n'y a pas longtemps que les préjugés existants contre cette classe de malades commencent à disparaître. Où en étaient, je le demande, la France, l'Angleterre et l'Allemagne sous ce rapport, il y a trente ou quarante ans à peine? où en est encore aujourd'hui la Belgique?

J'ai remarqué avec plaisir, dans toute l'Italie, que quelle que fût la défectuosité de certaines localités, la plus grande propreté règne dans les asiles d'aliénés. Ces malades commencent à rentrer dans la catégorie des malades ordinaires, les mêmes soins les entourent, et les statistiques nous prouvent que les guérisons sont en progression et la mortalité en décroissance.

Venise. — Le *manocomio* de Venise est placé dans une division du grand hôpital civil de Saint-Jean et Saint-Paul, qui était autrefois la magnifique couvent des Dominicains. Avant les améliorations introduites par le docteur Fassetta, les femmes qui occupent cet emplacement étaient reléguées à San-Servolo avec les aliénés hommes; les plus déplorables abus résultaient de cet état de choses. Depuis, la division des femmes a été pendant dix ans sous les soins de M. Fassetta, et l'on voit qu'une bonne impulsion médicale et une bonne direction administrative peuvent corriger, jusqu'à un certain point, les vices de la localité.

Toutes les communes des provinces vénitiennes sont tenues d'envoyer leurs malades aux hospices de la capitale : cependant les maniaques restent pendant quelque temps en observation dans les hôpitaux de leurs provinces. Cette disposition, qui existe à Milan, a, comme nous le verrons plus tard, son bon et son mauvais côté. Le nombre des aliénés est à peu près de 250, divisées en six classes : manie, monomanie, mélancolie, idiotisme, stupidité (démence aiguë) et démence chronique; chaque aliénée porte de petits galons sur l'épaule, indiquant par une différence de couleur le genre de folie dont elle est atteinte : la laque annonce la manie, le bleu la monomanie, le vert la mélancolie, l'orange l'idiotisme, tandis que le bleu pâle

584

appartient à la stupidité et le jaune à la démence. M. Guislain ne voit pas, et avec raison, l'utilité scientifique d'une telle pratique, mais le docteur Fassetta n'a eu d'autre but que d'établir plus d'ordre dans les divisions des aliénées; ce résultat lui semble toujours difficile à atteindre dans un établissement qui, originairement, n'a pas été bâti pour la destination que plus tard on lui a donnée.

La partie de l'hospice destinée aux aliénées forme un carré partagé en rez-de-chaussée et en deux étages supérieurs : le rez-de-chaussée, où étaient autrefois les cellules des malades, a été abandonné à cause de l'humidité qui y régnait, chose facile à concevoir dans une ville où il y a plus d'eau que de terre ferme; je ne suis pas étonné aussi que M. Fassetta, dans ses tableaux statistiques, ait signalé un aussi grand nombre de malades morts de scorbut, de marasme et de diarrhée. Au rez-de-chaussée, bordé de magnifiques galeries, telles que l'on en trouve dans tous les couvents en Italie, se trouvent maintenant les bureaux, les cuisines, etc.; une salle d'observation pour les malades arrivants; une salle de réunion pour les travaux à l'aiguille, une autre renfermant les métiers pour tisser. C'est une des industries de l'hospice, qui, l'an dernier, a rapporté plus de 10,000 livres autrichiennes; outre ce gain, les malades ont encore pu se vêtir très proprement. Je regarde comme un bon élément d'ordre et de discipline l'usage d'un vêtement uniforme simple et décent; rien n'est aussi pénible à voir et aussi dégradant pour les malades que les résultats de la coutume établie dans quelques hospices, de laisser les malades porter des oripeaux de toutes couleurs, arrangés souvent à leur façon. La même salle contient un théâtre de marionnettes où l'on joue dans les grandes circonstances. C'est pour les malades une récompense de leur travail et un moyen de distraction, du reste très recherchée en Italie; les frais sont prélevés sur ce qu'elles gagnent elles-mêmes. Ces jours de représentations sont de grands jours de fête pour les aliénées, rien n'égale

l'attention avec laquelle elles suivent les mouvements factices de ces automates; l'intérêt finit souvent par devenir général, et malades, infirmiers, administrateurs et médecins prennent leur part de ce plaisir innocent. Au premier étage, on trouve des dortoirs spéciaux pour les maniaques, les idiots, les démences chroniques et les épileptiques; un réfectoire pour l'hiver et un autre pour l'été. Les dortoirs communs pour les agités ont, à mon avis, partout de grands inconvénients: il suffit d'un seul malade pour troubler le repos des autres, les cris se répètent, et bientôt tous les malades sont à l'unisson; c'est ce que j'ai observé dans la salle d'attente de l'hospice de Milan. Il y a encore, à Saint-Jean et Saint-Paul, des divisions spéciales pour les malades payants; car, dans toute l'Italie, excepté Milan et Naples, je crois, il n'y a pas d'établissements particuliers pour les maladies mentales. Revenons un moment à l'hospice de San-Servolo que j'ai nommé plus haut; cette maison, qui contient seulement les aliénés hommes, est placée dans une de ces îles qui forment la ceinture de Venise. Si la beauté de la position, les admirables points de vue suffisaient à la guérison des maladies mentales, cet établissement n'aurait c. rien à envier aux autres les mieux favorisés sous ce rapport. « Mais ce qui » manque, c'est du terrain, ce sont des cours; cette absence » de dispositions les plus indispensables fait que les aliénés » errent dans les salles et dans les corridors, et qu'il ne devient » possible de les admettre qu'à tour de rôle. J'étais là au moment où une brigade de malades descendit l'étage supérieur. » Ces hommes étaient conduits comme un troupeau de bétail, » s'agitant, criant, descendant avec grand bruit les escaliers, » parmi eux étaient des furieux, qui, pour comble de misère, » occupent l'étage le plus élevé. Le travail, puissant agent de dis» traction et de guérison, m'y a semblé totalement négligé (1) »

Le nombre des malades était, à ma visite, de 350 à 380, nombre supérieur à celui qu'y trouva M. Brierre de Boismont,

(1) Guislain, *Lettres médicales*.

alors que l'établissement était encore destiné aux aliénés des deux sexes. Dans cet hôpital, la direction médicale est à peu près nulle, comme dit Valentin : « Il est desservi par les frères de Saint-Jean de Dieu ; » quelques uns sont gradués, l'un d'eux exerce même dans la ville les fonctions de chirurgien. Ce respectable frère m'a montré plusieurs pièces d'anatomie pathologique, entre autres un testicule squirrheux qu'il avait enlevé avec beaucoup de succès chez un aliéné.

M. Guislain a constaté, comme moi, la rareté de la paralysie générale dans les hospices d'aliénés en Italie ; il croit que le développement de cette maladie tient au tempérament plus humoral, plus séreux, plus lymphatique et plus sanguin dans le Nord que dans le Midi. Le seul hôpital où j'aie rencontré des paralysies générales en proportion notable est à Gênes ; il est à remarquer que, tant sous le rapport de la constitution physique que sous celui des tendances intellectuelles et des habitudes sociales, ce pays se rapproche beaucoup de la France et des habitudes françaises.

Je ne puis m'empêcher de signaler ici les travaux statistiques de M. Fassetta ; il a bien voulu m'en donner une copie. M. Guislain, ce juge si compétent et que je me plais à citer, dit qu'il a lu avec une grande satisfaction les registres statistiques de l'établissement de Saint-Jean et Saint-Paul dont on lui a permis l'examen, et dans lesquels il a rencontré un soin de rédaction et d'ordre qui fait, dit-il, le plus grand honneur au médecin de cet hôpital. Je crois faire plaisir à nos confrères des hospices de France en leur donnant une idée ; les travaux statistiques prennent tous les jours un nouveau développement, et une manière uniforme de procéder, sous ce rapport, dans nos hospices, serait favorable, je crois, aux progrès de la science.

Les cadres statistiques de M. Fassetta contiennent six tableaux principaux. Ils vont de l'année 1837 à la fin de 1843, et comprennent une époque de sept ans.

Le premier tableau indique le rapport des causes avec les diverses formes de maladies mentales. Ces causes sont au nom-

bre de 48, tant physiques que morales. On voit que telle cause a produit la manie dans tant de cas, la monomanie dans tant d'autres, la mélancolie, la démence dans tant d'autres cas. Au bout de chaque année on voit le relevé des entrées, des morts, des sorties. Une des causes qui m'a le plus frappé par sa fréquence est celle de l'exaltation religieuse (*il bigottismo*). Elle a produit :

La manie.	20 fois.	Le table au indique la forme de la maladie en entrant.
La monomanie. . . .	21	
La mélancolie. . . .	15	
La stupidité. . . .	11	
Total. . .	67	

De ces 67 malades, sont sortis, 31 ; morts, 32 ; restaient, fin de 1843, 19 malades, en y ajoutant ceux qui existaient déjà en 1837.

La pellagra a produit :

La manie.	181 fois.
La monomanie. . . .	4
La mélancolie.	49
La démence aiguë (ou stupidité)	80
La démence	1
Total	215

Sont sortis, 78 ; morts, 103 ; restaient 49.

On voit dans quelle effrayante proportion se montre cette cause d'aliénation mentale.

Les causes qui figurent ensuite pour leur fréquence, sont :

L'hystérie, dans. . . .	46 cas.
Revers de fortune.	64
Amore contrariato	15

(1) Je donne toutes ces statistiques sans faire aucune réflexion sur leur valeur ou utilité réelle, je veux laisser chacun libre de porter son opinion. Je cherche aussi à réunir des matériaux pour faire le plan d'une statistique uniforme.

Amore deluso. 35
Amore tradito. 12
Jalousie. 16
Abus de plaisirs vénériens; vie dévergondée. 60

L'abus des spiritueux, qui depuis quelques années seulement s'est introduit en Italie, figure pour 35 cas. De ces 35 malades, 25 sont morts.

En 1837, le nombre des malades était de 184.

Pendant ces 7 années, sont entrés. . . . 889
— — sont sortis. . . . 389
— — sont morts. . . 402
A la fin de 1823, restaient. 282

Je n'ai pas besoin de vous dire que beaucoup de ces causes n'ont pour M. Fassetta qu'une valeur relative; il faut toujours, il faut, avant tout, mettre en ligne de compte l'influence héréditaire et certaines prédispositions dont le point de départ est dans l'état social et dont l'individu ne peut manquer de se ressentir.

Le deuxième tableau démontre le rapport des professions avec le développement des maladies mentales. Dans les États Lombards vénitiens, les paysans (*contadini*), à cause des ravages exercés par la pellagre, figurent toujours pour le plus grand nombre.

Le troisième tableau indique les maladies auxquelles ont succombé les aliénés. Les maladies qui ont fait le plus de ravages sont celles qui se trouvaient en rapport avec le développement des tubercules. Aussi voyons-nous figurer :

La diarrhée (avec tubercules). . . 92
bronchite tuberculeuse. . . . 17
catarrhe pulmonaire. . . . 14
entérite. 18
D'un autre côté, la paralysie (générale). . . . 47
gangrène. 6
marasme. 29
scorbut. 59
pellagre. 103

Ont succombé dans la manie	. . . . .	180 individus.
monomanie	. . .	61
mélancolie	. . .	88
idiotisme	. . .	9
démence aiguë	. .	129
démence	. . .	23

Enfin, dans un dernier tableau, nous voyons le nombre proportionnel des femmes mariées, non mariées et veuves :

Non mariées (nubiles).	394
mariées.	385
veuves.	167

Je finis ce qui regarde Venise en exprimant le regret que M. Fassetta, un des hommes les mieux doués en Italie pour la spécialité des maladies mentales, n'ait pu continuer à diriger le service des aliénés de l'hospice de Saint-Jean et Saint-Paul. Malheureusement, les hommes qui se dévouent dans tous les pays du monde à une idée utile éprouvent souvent des dégoûts et des découragements qui les rejettent hors du la voie qu'ils auraient pu féconder par leur zèle et leur travail.

Je désirerais que le gouvernement autrichien, dans sa sollicitude, transportât dans un autre local les deux asiles d'aliénés dont j'ai parlé. Il trouverait un emplacement unique au monde, près de Venise, dans l'île du Lido, si célèbre depuis lord Byron. Un air salubre, la vue de l'Adriatique d'une part, de l'ancienne reine des mers d'un autre; des terrains à féconder : tels seraient les éléments qui donneraient à l'établissement situé dans ce lieu les plus belles chances de succès. J'ajouterai que Venise est la ville du monde où les malades aliénés que l'on fait voyager trouveront les émotions les plus appropriées à leur état. Une cité magnifique, aux formes orientales, dont le calme n'est plus guère troublé que par le bruit des rames et le glissement des gondoles; tous les chefs-d'œuvre des arts réunis dans les musées et surtout les églises; un air pur, un ciel magnifique, la vue des Alpes Juliennes, un ensemble enfin de choses

que l'on ne retrouve nulle part ailleurs, et les plus propres remuer fortement le cœur et l'imagination.

Milan. — L'ancienne capitale des rois lombards, si riche en établissements de bienfaisance, ne possède pas un hospice public d'aliénés qui soit digne de ce qu'elle a fait pour les autres souffrances de l'humanité. Lorsque l'on a vu l'*Ospedale maggiore*, celui de *Santa-Cattarina*; des *Fatte bene Fratelli*, des *Bonne Sorelle*, la maison des Orphelins, des Femmes en couches, etc., etc., l'on est assez péniblement affecté de voir la *Senavra*. Cet ancien couvent des jésuites sert maintenant d'hospice aux aliénés. Situé dans un endroit excessivement humide, il a dans son ensemble quelque chose de sombre et de triste. Tous les médecins du pays désirent voir élever un autre asile. Ce ne seraient pas les ressources qui manqueraient; car dans aucun autre pays les pauvres, les malades, les orphelins,etc. n'ont été dotés aussi magnifiquement par la charité publique (1). Le seul éloge que l'on puisse faire de cet établissement, dit M. Brierre de Boismont, est d'être tenu proprement. Depuis son voyage, dont le souvenir est bien présent à la mémoire des médecins italiens, qui tous m'ont parlé de notre compatriote avec les plus grands éloges, des améliorations ont été opérées à la Senavra. On a organisé des salles de travail, et les résultats obtenus ont été tout-à-fait consolants. On y fait usage de la camisole de répression, et d'une ceinture de cuir solide avec des bracelets mobiles. Il y avait, au moment de ma visite, 502 malade, divisés en maniaques, mélancoliques et déments, dans la proportion suivante :

(1) Pendant mon séjour à Milan, un individu venait de laisser quinze cent mille francs à l'*Ospedale maggiore* pour faire des salles de convalescents, dont, notez bien, on ne voit pas l'utilité.

	Hommes.	Femmes.
Manie	106	99
Mélancolie. . .	96	93
Démence . . .	89	19
Total. . .	291	211
	502	

Les malades, comme je l'ai déjà dit à propos de Venise, ne sont pas envoyés immédiatement à la Senavra. Il y a à l'*Ospedale maggiore* une salle dite d'observation où ils séjournent avant leur admission définitive dans l'asile. Je ne sois pas de l'avis de M. Guislain, qui trouva cette disposition excellente, en ce que l'homme n'est pas destiné à se voir, de prime abord et au moindre dérangement intellectuel, séquestré dans une maison de fous. La salle d'observation atteint mal son but. Rien n'y est disposé pour le traitement des aliénés. J'ai visité très souvent cette salle pendant mon séjour. J'y ai vu les malades presque exclusivement abandonnés aux soins des infirmiers. Les agités (et ils le deviennent bientôt presque tous par le bruit qui règne dans ces salles) sont fixés dans leurs lits par les pieds et les mains, avec des courroies en cuir qui passent par des anneaux en fer fixés au bois du lit. L'on conçoit du reste qu'avec un système pareil, l'hospice principal ne sont plusqu'une succursale ou dépôt d'incurables. On sait aussi ce qu'était, d'après Pinel, le résultat de cet ordre de chose lorsque les malades étaient d'abord placés en traitement à l'Hôtel-Dieu de Paris.

Le personnel de la Senavra, à l'époque de M. Guislain, était complètement changé à mon arrivée. Le médecin en chef actuel est l'honorable docteur Capsoni, avantageusement connu par ses travaux de statistique (1).

D'après M. Capsoni, le nombre des malades reçus, sortis et morts à la Senavra, a été, de 1804 à la fin de 1843, dans les proportions suivantes :

(1) *Ricerche politico-medico-statistiche del dottor Capsoni.*

972

Époques.	Existant en 1804.	Entrés.	Sortis.	Morts.
De 1804 à 1813	433	1,787	1,066	793
De 1814 à 1823	»	2,856	1,584	1,253
De 1824 à 1833	»	2,371	1,481	850
De 1834 à 1843	»	1,972	1,306	619
Total. .	433	8,986	5,417	3,515

N'oublions pas que la pellagre augmente beaucoup le nombre des morts et des incurables. J'ai conservé le titre de sortis (usciti), parce que, comme le remarque M. Capsoni, le chiffre des sortis ne représente pas exactement celui des guéris. J'ajouterai que si la progression des entrées est croissante, cela tient d'abord au nombre incontestablement plus grand des aliénés en général d'une part, et de l'autre à l'accroissement de la population. Cette dernière, qui du temps des Français était de 910,344 individus, s'élève aujourd'hui à 1,209,068.

M. Capsoni a trouvé que la moyenne proportionnelle des admis guéris (guariti) et morts, a été pour chaque période de 10 ans de :

		Admis.	Guéris.	Morts.
1re période.	Moyenne annuelle.	578 4/10	178 7/10	79 3/10
2e période.	—	689	285	125
3e période.	—	668	237	85
4e période.	—	827	217	80

Ce n'est vraiment qu'en hésitant que je donne le chiffre de M. Capsoni pour le nombre des aliénés dans son rapport avec la population. Nous verrons d'ailleurs, pour le royaume de Naples, un chiffre encore plus extraordinaire

Commençons par Milan.

En 1839, sur 147,191 habitants, nous trouvons 34 aliénés.

En 1840	149,434	—	—	43 —
En 1841	148,901	—	—	30 —
En 1842	150,077	—	—	41 —
En 1843	151,438	—	—	47 —
Total. .	749,041	—	—	198, ou 1 sur 3,768

Les proportions vont encore en diminuant dans les provinces

P^{nces.}	Côme. . . .	1 aliéné sur	5,924
	Pavie. . . .	1	—	9,785
	Milan. . . .	1	—	5,857
	Sondrio. . .	1	—	27,037

Bref, sur 5,929,231 habitants formant la population de la Lombardie, M. Capsoni compte 962 aliénés, ou 1 sur 6,163 habitants. Je n'ajouterai qu'une seule réflexion. Il est certain, et des faits ultérieurs nous le prouveront, que le nombre des aliénés, des suicidés et des criminels est bien moindre en Italie qu'en France, en Angleterre et en Allemagne. Je chercherai à donner l'explication de ce phénomène dans le chapitre de l'étude de l'état moral de l'Italie. Je veux dire seulement (et loin de moi l'idée de mettre un seul instant en doute la bonne foi de M. Capsoni) que les recherches statistiques, lorsqu'elles n'atteignent que les malades existants dans les hospices et maisons de santé, ne peuvent jamais donner que le chiffre approximatif Je ne conçois qu'une manière de faire la statistique des aliénés; c'est celle qui en cherchant le nombre essaie aussi de remonter aux causes. C'est ce que M. le docteur Ruer a fait pour la Westphalie. Permettez-moi de vous en donner une idée.

Ce pays est divisé en provinces et en districts. On compte 34 de ces districts; pour chacun d'eux, M. Ruer s'est posé les questions suivantes :

1° Nombre de milles carrés?
2° Population : combien d'hommes, de femmes?
3° Religion : combien de catholiques, protestants, juifs?
4° Territoire : son élévation; forêts, plaines, culture?
5° Arrosement : rivières, lacs?
6° Température : vents régnants; observations météréologiques?
7° Nourriture; habillement; manière de se loger, réponses des habitants; genre de commerce, d'industrie; besoins généraux? (La manière de se nourrir, la quantité de boissons spiritueuses consommées, sont très importantes à noter.)

8° Amusements du peuple?
9° Mariages : à quel âge? dans quelles conditions?
10° Éducation intellectuelle; écoles; enseignement religieux?
11° Naissances illégitimes; crimes; suicides?
12° Maladies régnantes, maladies principales, etc.

M. Ruer, après avoir pris le nombre des aliénés de chaque village, passe aux aliénés de chaque district.

> Nombre des aliénés de chaque district? Combien d'hommes, de femmes? Combien de catholiques, de protestants, de juifs? Forme des maladies, rapport avec l'âge, etc., etc.

Si j'ai fait cette digression, c'est que je suis persuadé qu'une statistique aussi rigoureuse, faite pour chacun de nos départements, atteindrait non seulement le chiffre aussi exact que possible, mais jetterait un nouveau jour sur l'étiologie de cette maladie, et éclairerait bien des questions d'hygiène et de criminalité (1).

Revenons à la Senavra. Nous trouvons dans les tableaux statistiques de M. Capsoni l'indication des mois de l'année qui ont fourni le plus de malades : c'est juin et juillet. Le chiffre du minimum est dans le mois de mars. Pour l'âge, c'est entre 21 et 30 ans que le nombre se trouve être le plus grand. Il est de 146. De 30 à 40 il se trouve être de 141.

Le chiffre des guérisons a marché dans une progression assez croissante de 1804 à 1844.

De 1804 à 1813,	guéris	47,57	pour 100
De 1814 à 1823	—	46,24	pour 100
De 1824 à 1833	—	53,11	pour 100
De 1834 à 1843	—	54,00	pour 100

Les pellagreux finissent presque tous par mourir dans l'incurabilité, et succombent dans un âge très peu avancé.

Le nombre des morts, malgré un local malsain, a suivi une

(1) Je reçois à l'instant la statistique médicale du petit duché de Nassau. C'est un véritable chef-d'œuvre de ce genre.

progression décroissante. Plusieurs autres tableaux indiquent le temps proportionnel de la durée de la maladie.

Milan contient plusieurs maisons de santé particulières remarquables par la manière dont elles sont dirigées et par le nombre des malades qu'elles contiennent. Plusieurs de ceux-ci arrivent d'autres provinces de l'Italie. Les principaux établissements sont ceux de MM. Lombardi et Riboni (maison Dufour).

« Chacune de ces maisons contient 80 à 85 malades. Le traitement, dit M. Brierre de Boismont en parlant de l'institut » Lombardi, y est presque entièrement pharmaceutique. Les » sangsues, le tartre émétique, les bains, la vapeur, les dou» ches forment la base du traitement. Il y a une chambre » obscure où l'on fait à volonté paraître le jour et la nuit, tomber » la pluie, gronder le tonnerre. » Je n'y ai pas vu, pour ma part, ce dernier moyen employé. Je remarquerai que généralement les médecins italiens sont revenus sous le rapport du traitement à des idées plus rationnelles. Ils ont vu que la musique et le spectacle ne guérissent pas les malades; que la véritable base du traitement moral réside dans la personne du médecin d'une part, et dans la discipline, l'ordre de l'établissement, et le travail de l'autre. J'ai vu chez M. le docteur Lombardi un ancien monomoniaque ambitieux et érotique qui se disait le mari de l'impératrice, et qui, dans un accès de manie, s'est amputé les testicules. Sa santé générale a depuis été florissante; il se porte à merveille; la nature de son délire s'est changée; il ... depuis ce temps affecté de panophobie.

M. le docteur Riboni est un des médecins italiens qui se sont occupés avec le plus de zèle du traitement des maladies mentales. Sous le rapport de l'ordre, de la propreté et de la bonne distribution, l'établissement ne laisse rien à désirer. J'y ai ... réaliser le vœu que je vous émettais dans ma première lettre à propos de l'éducation des infirmiers. Ils sont nombreux, bien choisis, et reçoivent des instructions spéciales sur la manière dont on doit se comporter avec les aliénés. Dans un salon p

5096

ticulier sont disposés des mannequins sur lesquels on leur apprend à habiller et déshabiller les malades, à leur mettre la camisole, le manchon, à les fixer dans leurs lits, etc. Depuis de longues années déjà les lits des épileptiques sont disposés de manière que dans leurs accès ces malades ne puissent en tomber. L'invention est très simple. Une espèce de treillage en fil de fer solide est fixé au lit par deux crochets roulant dans des anneaux en fer. Quand le malade est couché, on relève ce treillage et on le fixe par des crochets aux tringles en fer qui soutiennent les rideaux. J'ai vu dans plusieurs hospices d'Italie des précautions de ce genre en faveur des malheureux épileptiques.

Les moyens de répression sont peu nombreux, comme cela doit être dans toute maison bien tenue. Cependant les médecins que j'ai vus, tant en Allemagne qu'en Italie, sont unanimes sur le point que l'on ne peut s'en passer entièrement. Il est des malades que l'on est obligé de garantir contre eux-mêmes. L'usage de la chambre noire et matelassée est général en Italie. M. Riboni m'a assuré calmer souvent par ce moyen des accès de fureur. C'est aussi un agent de punition pour certains malades indomptables, qui, par la méchanceté de leurs tendances, troublent souvent tout l'ordre de la maison. Ces chambres sont faites d'après le modèle laissé par Willis, et l'expérience de M. Guislain lui a appris que c'est surtout dans le principe de la maladie, à l'entrée des aliénés dans l'établissement, qu'elles rendent d'utiles services.

La camisole est rarement employée. Elle n'est pas sans inconvénients dans un pays aussi chaud, par la gêne qu'elle apporte dans les mouvements respiratoires. On préfère la ceinture de Reil perfectionnée par Haslam.

Le travail manuel est peu en vigueur, comme dans toutes les maisons destinées à la classe riche. Je sais combien il est difficile de faire travailler les malades de cette position. Cependant je crois, d'après ce que j'ai vu à Illenau, qu'il y aurait moyen de

faire mieux que l'on n'a fait jusqu'à présent Les aliénés, comme tous les hommes en général, se laissent aller à l'entraînement de l'exemple. Conçoit-on le bien que pourrait faire un chef de maison si, au lieu de prêcher de paroles, il se mettait tout d'un coup à prêcher d'exemple?

J'ai vu l'instrument destiné à ouvrir la bouche des malades qui refusent de manger, mais il est de peu de ressources. Les malades que l'on ne peut convaincre par la force morale sont bien difficiles à nourrir malgré eux. M. Riboni a employé une fois avec succès l'électricité pour forcer un malade à ouvrir la bouche. Au reste, il est peu partisan des moyens violents, et il se sert avec succès du don de la persuasion qu'il possède à un degré précieux.

M. Riboni emploie souvent la belladone (*in refracta dosi*) et la jusquiame. Il préfère les lotions stibiées à la peau aux frictions stibiées faites sur le crâne.

Il a suspendu, sinon guéri, des accès d'épilepsie chez un médecin aliéné avec des pilules composées

D'extrait d'aloès
Et fleurs de zinc.

Quatre pilules d'un grain et demi par jour.

Le soufre en nature, employé chez un lypémaniaque avec prédominance d'idées religieuses, a développé une énorme quantité de furoncles à la peau, qui ont amené une crise des plus heureuses, et par suite une guérison complète.

Je comptais, monsieur, à propos de Milan, vous parler de la pellagre, que j'ai étudiée avec beaucoup de soins, grâce à la direction qu'a bien voulu donner à mes études M. le docteur Calderi, médecin de la section des pellagreux. Je dois à ce savant médecin des planches très bien faites représentant des membres pellagrosés. Mais l'étiologie de cette maladie, sa marche, son influence sur le développement de l'aliénation, m'ont entraîné dans des recherches qui demandent un travail à part.

294

Je ne puis quitter Milan sans témoigner ma gratitude aux honorables confrères qui ont bien voulu m'éclairer de leurs lumières. Je prie MM. les docteurs Gianelli, proto-médecin; Calderini, rédacteur des *Annales universelles de médecine*: Calderini, médecin des pellagreux; Zanerini; Rizzi, auteur d'un excellent mémoire sur la pellagra; Fossalta, Riboni, et M. le directeur de l'hôpital Majeur, de recevoir l'expression de mes sentiments les plus reconnaissants.

Ferrare. — Je visitai l'hospice de Ferrare plutôt pour la prison du Tasse que pour voir la section des aliénés, qui y sont au nombre d'une trentaine, dans des chambres très propres et très spacieuses. La cellule ou plutôt le caveau froid et humide qu'habita le célèbre auteur de *la Jérusalem délivrée* est visité avec respect par les étrangers. C'est là que ce sublime mélancolique mit la dernière main à son chef-d'œuvre et composa quelques unes de ses plus admirables poésies.

Bologne, si célèbre par son ancienne université, possède, à un mille de la ville, l'hospice de Sainte-Ursule, destiné non seulement aux aliénés, mais encore aux syphilitiques et aux pellagreux. M. le docteur Gualandi tâche de suppléer par son zèle et son talent à tout ce que l'établissement a de vicieux. Les malades sont trop accumulés, le terrain manque, et le travail manuel est presque impossible à organiser. Des réformes importantes attendent cet hospice, qui a tous les défauts d'un asile d'aliénés placé dans un établissement où sont traitées des maladies d'une autre nature.

Lorsque M. Gualandi fut chargé de la direction de Sainte-Ursule, en 1819, le plus déplorable désordre régnait dans les archives, tant administratives que médicales. Il n'était tenu note ni de l'entrée des malades, ni de leur guérison, ni de la forme de leurs maladies. Les efforts que fit M. Gualandi pour établir une statistique médicale méritent d'être cités, et je vais vous donner un aperçu de sa manière d'entendre cette partie de la science.

Ses recherches comprennent trois *desiderata* ayant rapport à l'entrée, la guérison, la mort :

Ingressus, sanatio, mors.

Chacun de ces *desiderata* soulève 9 questions, qui répondent à autant de tableaux statistiques. Pour ne donner lieu à aucune équivoque, je citerai ces tableaux dans les termes latins de M. Gualandi.

CATEGORIA I^a. *Ingressus.*

I. Tabula ingressus quod ad sexum et ætatem.
II. — quod ad sexum et anni tempora.
III. — quod ad sexum et artem.
IV. — quod ad sexum et vivendi rationem.
V. — quod ad sexum, externum corporis habitum et staturam.
VI. — quod ad sexum et causas physicas.
VII. — quod ad sexum et causas morales.
VIII. — quod ad sexum et causas mixtas.
IX. — quod ad sexum, prognosticon, et classes et genera stultitiæ.

CATEGORIA II. *Sanatio.*

Ce sont les mêmes questions (*tabula sanationis quod ad sexum*). Le tableau VIII renferme seulement la question : *Quod ad diurnitatem curæ in nosocomio?*

CATEGORIA III. — *Mors.*

Renferme aussi quelques questions avec quelques modifications, telles que :

VIII. Tabula mortis quod ad sexum et præcipuos morbos quibus stulti moriuntur.
IX. Tabula mortis quod ad sexum, classes et genera stultitiæ, et præcipuas mutationes pathologicas.

Pour ce qui regarde l'âge, les mois de l'année les plus favorables à cette maladie, la classe qui en est le plus souvent atteinte, les résultats sont les mêmes qu'à Venise et Milan.

900

Quant à la durée de la maladie, nous voyons les chiffres suivants :

11 malades guéris après 2 semaines.
50 — après 1 mois.
70 — après 2 mois.
56 — après 3 mois.
100 — après 6 mois.
43 — après 9 mois.
18 — après l'année écoulée.
43 — après 2 ans.
7 — après 3 ans.
12 après un nombre d'années indéterminées.

J'ai recueilli, pour ma part, des faits assez curieux de guérisons de malades après un laps d'années qui ne laissait plus aucun espoir. A Vienne, j'ai eu occasion de voir, dans une réunion chez M. le docteur Goergen, une baronne allemande dont la conversation parsemée d'observations psychologiques les plus piquantes m'intéressa vivement. J'appris de cette dame qu'elle avait d'abord été malade à l'établissement pendant quatre années. Après un intervalle de deux années, elle récidiva. Cette seconde période dura huit ans. Elle se croyait la grande bête de l'Apocalypse destinée à dévorer le monde. Elle implorait du soir au matin N. S. J.-C. pour le prier de vouloir bien prendre la moitié de la tâche. Cette dame m'assura qu'elle ne se laissa impressionner par les raisonnements du médecin que dès le moment où elle se démontra à elle-même qu'il était ridicule de rester dans un état pareil.

M. Herght, à Illenau, m'a cité une malade, regardée comme incurable, qui guérit parfaitement après quatorze années, avec le retour d'une fièvre intermittente qu'elle avait eue en entrant

J'ai un cas à peu près de ce genre, à l'hospice d'Aversa, chez un malade dont le séjour datait de quatorze années aussi.

Le maximum des guérisons et des morts se trouve, d'après la statistique de M. Gualandi, dans les mois de septembre, octobre et novembre.

Tous les tableaux que je vous ai indiqués, et qui doivent comprendre un espace de dix ans, n'étaient pas encore terminés à mon passage; M. Gualandi y travaillait et m'a promis d'en faire part aux *Annales médico-psychologiques*.

Le nombre des malades, à Sainte-Ursule, est à peu près de 200, et le nombre des femmes n'est guère inférieur à celui des hommes.

Je ne puis m'empêcher de vous entretenir d'une méthode ingénieuse que j'ai vu employer à cet hospice pour recueillir les observations, et qui m'a semblé avoir le double avantage d'économiser le temps et de donner des résultats plus dignes de foi.

Un infirmier est spécialement chargé de porter à la visite un énorme cahier où les noms des malades sont inscrits par ordre alphabétique. Chaque malade a, dans ce livre, une feuille qui lui est destinée, et qui contient un certain nombre de questions relatives à son âge, son tempérament, son état, les causes les plus ou moins probables de sa maladie, etc., etc. Lorsque le chef de service a un remède à prescrire, une observation à faire, il les dicte sur place, et on transcrit immédiatement. Si le malade guérit ou meurt, l'histoire de sa guérison et le résultat de son autopsie sont soigneusement recueillis, et une nouvelle feuille en blanc attend un nouveau malade. Toutes ces observations sont soigneusement conservées, et rien de plus facile, à la fin de l'année, d'établir une statistique avec des données aussi bien recueillies, et non pas faites, comme cela arrive souvent, après un temps écoulé plus ou moins long dont la mémoire, pleine de souvenirs incertains, fait souvent tous les frais.

Florence, qui nous rappelle les travaux du célèbre Chiarruggi, possède aussi un hospice d'aliénés. J'y suis resté trop peu de temps pour l'étudier; d'ailleurs le médecin, M. Capecchi, venait d'être changé.

Ce qui m'a frappé dans cet hospice, c'est le grand nombre d'idiots et d'incurables: sur un total de 377 malades, ils étaient

dans la proportion de moitié. Il y a dans la maison 177 hommes et 120 femmes. Dans ce nombre figurent 27 épileptiques de la première catégorie et 17 de la seconde. — Le médecin actuel, dont le nom malheureusement m'échappe, et qui m'a parn un jeune homme plein de zèle et de moyens, m'a assuré n'avoir que 6 individus affectés de paralysie générale. J'y ai vu des pellagreux venus de la région montagneuse aux environs de Florence, et qui se nourrissent autrement et mieux que les paysans des environs de Milan. Ce fait a beaucoup frappé les médecins de cette dernière ville, surtout partisans de la cause de la pellagre par l'usage exclusif du pain de maïs.

J'ai admiré à Florence la beauté et la propreté des salles, des dortoirs et des réfectoires. Nulle part, même dans la section des idiots, on ne sent cette odeur repoussante que je ne puis mieux comparer qu'à celle qu'exhalent les bêtes fauves au Jardin des Plantes. J'ai vu quelques idiots dont le type est excessivement remarquable. Sous le rapport de la configuration de leur tête et de leur *habitus* extérieur, ils méritent d'être placés dans l'échelle animale entre l'homme et le singe.

Les femmes sont occupées à tresser ces fameux chapeaux de paille d'Italie, si recherchés dans le reste de l'Europe.

Rome, qui nous occupera surtout à propos de mes études morales sur l'Italie, ne fixera pas longtemps votre attention pour ce qui regarde son hospice d'aliénés. J'ai répondu franchement au Saint-Père, qui m'avait demandé ce que je pensais de l'hospice de Rome, que je ne voyais pas la possibilité de faire aucune espèce de traitement moral avec 400 aliénés renfermés dans un espace qui d'abord n'avait été bâti que pour 80. Ce mot de traitement moral a provoqué de la part du Saint-Père plusieurs observations qui m'ont fait voir que le sujet l'intéressait. Sa Sainteté m'a beaucoup conseillé de voir l'hospice d'Ancône ; j'avais formé ce projet, que malheureusement je n'ai pu réaliser. Le médecin de l'hospice des aliénés de Rome est le professeur Valentini, homme de beaucoup de mérite ; il est

l'inventeur d'une pince dilatante pour faire ouvrir la bouche, dont M. Guislain donne la description et qu'il vante beaucoup.

Gênes. Mon intention est de vous parler avec quelques détails de Gênes. Le nouvel hospice (Hellebrosso) mérite d'être cité, afin de prémunir contre ses défectuosités ceux qui seraient tentés d'en élever de pareils. Il est un de ceux où l'on a sacrifié l'utile à l'élégance et à la magnificence extérieure; rien de plus flatteur à l'œil, en effet, que cet établissement au point de vue architectural. Lorsque M. Guislain visita Gênes, les malades n'étaient pas encore dans le local qui leur était destiné; mais, avec son esprit sagace et pratique, le médecin de Gand vit tout de suite les inconvénients « du système rayonnant; c'est d'abord » le peu de ressources qu'il présente pour la multiplication des » cours. » Dans ce nouveau *nosocomio* il y a six cours; moins encore, car il faut décompter une cour que l'on accordera au service de la maison. Aussi j'ai pu voir par mes yeux la difficulté qu'éprouvaient les médecins pour classer leurs malades. Les maniaques, les épileptiques, les gâteux, les idiots, gênent à chaque pas les aliénés convalescents et tranquilles. Le bruit que les malades font dans les cours retentit dans l'intérieur et agite facilement ceux qui sont dans leurs chambres. Celles-ci communiquent dans des corridors étroits et ont leurs portes vis-à-vis les unes des autres; cette disposition vicieuse est cause que le bruit que fait un aliéné dans sa cellule, retentit dans toute sa division. La difficulté de classer tous ces malades, surtout dans un établissement où il y a des pensionnaires, est encore augmentée par la nécessité de loger les deux sexes

Enfin on a tout sacrifié, dans cet établissement, au centre de surveillance: aussi a-t-on été obligé d'augmenter les étages, et cinq étages dans une maison d'aliénés est un inconvénient capital, non seulement pour les malades, mais pour le médecin, qui, obligé de faire sa visite deux ou trois fois par jour, en ressent une très grande fatigue. Notez encore, pour comble de disgrâce, que l'hospice est bâti dans un endroit bas et humide;

904

qu'il est environné de toutes parts de maisons qui ont vue sur l'établissement et qui empêchent de s'étendre. Deux jeunes médecins, M. Verdona, directeur, et M. Garibaldi, faisaient tous leurs efforts pour organiser la maison ; ils auront du mal à lutter contre les inconvénients que nous avons signalés. Je ne sais trop comment ils pourront faire travailler leurs malades ; car non seulement les terrains manquent, mais dans l'intérieur il est impossible d'avoir de grandes salles pour réunir les aliénés et les occuper. Ces deux médecins doivent bientôt publier la statistique de l'établissement ; j'en suis réduit pour le moment à mes premières impressions.

M. Guislain dit qu'il a en vain cherché des cas de paralysie générale bien caractérisée ; j'en ai vu plusieurs pour ma part, et pendant mon séjour il est entré trois malades avec les symptômes les plus frappants de cette maladie. Le premier était le colonel d'un régiment de la garnison, frappé tout-à-coup d'aliénation et de paralysie générale. Son délire ambitieux est des plus formels ; il ne rêve qu'honneurs, dignités, festins splendides servis dans de la vaisselle d'or. Il commande tous les châteaux-forts et citadelles de l'Europe.

Le deuxième est un employé aux mines, âgé de trente à trente-cinq ans : il est roi de Sardaigne. Le troisième est un épicier âgé de trente-cinq à quarante ans, qui déjà a eu cinq ou six attaques d'apoplexie. C'est une de ces têtes nées pour la démence. Front rétréci et fuyant en arrière. Le diamètre bitemporal est assez considérable ; mais la partie postérieure de la tête manque presque complètement. A partir du sommet du crâne la chute est abrupte. La forme de ses oreilles et leur implantation leur donnent quelque analogie avec celles d'une bête fauve. Celui-ci est fatigant avec son délire des richesses ; il est très violent, balbutie beaucoup, et vous poursuit partout avec l'énumération de ses trésors et la description de ses mines de diamants.

A Gênes, comme partout, j'ai pu observer la fréquence des

delires ambitieux et orgueilleux. J'en ai vu un double cas chez deux domestiques ayant servi l'un et l'autre deux individus avec monomanie des grandeurs. Chacun de son côté a hérité des idées de son maître. Tous les deux doivent recueillir de riches successions et épouser des princesses. La simultanéité de leur folie est d'autant plus remarquable, qu'avant leur entrée à l'hospice ils ne se sont point connus, et que depuis ils n'ont pas eu de rapports ensemble.

A propos de manie ambitieuse, je n'ai pas vu d'hospices en Italie qui ne renferme son Napoléon. Gênes en a trois ou quatre; j'y ai vu un fils de l'Empereur plus vieux que son père. Si les arguments en forme de syllogisme suffisaient pour guérir les fous, rien ne serait plus facile avec ce dernier, ce serait l'affaire d'une simple vérification de dates.

La manie ambitieuse, moins fréquente généralement chez les femmes, à cause du cercle restreint laissé à leur ambition dans la société, est pourtant fréquente en ce pays; mais elles choisissent à peu près toutes les mêmes spécialités : elles sont reines, princesses, ou duchesses. Les familles régnantes qui ont beaucoup d'héritiers sont sûres de voir beaucoup de prétendantes dans les maisons d'aliénés.

Il est peu de villes en Europe où les pratiques religieuses, les processions, par exemple, soient aussi fréquentes qu'à Gênes. A chaque coin de rue vous voyez des madones plus ou moins vénérées. Aussi dans plusieurs cellules d'aliénés on voit des petits autels, des chapelles, et ceux qui savent dessiner reproduisent sur les murs les images de la Vierge et des saints.

J'ai vu une femme arrivée avec une exaltation religieuse, être nourrie depuis cinq semaines avec la sonde œsophagienne. Dieu lui défend de manger. On m'a fait observer un cas du même genre à Vienne. Une autre a une manie religieuse alternant avec la stupidité : pendant cinq à six mois, c'est une véritable statue de Niobé. Dieu lui ordonne aussi de ne pas bouger.

J'ai vu aussi un cas remarquable de mélancolie religieuse

avec mélange de stupidité et d'un état catsleptique chez un jeune novice d'un ordre mendiant. La forme de la stupidité si bien décrite par M. Étoc et M. Baillarger est fréquente ici. J'ai vu un malade de ce genre dont les membres avaient une rigidité presque cadavérique : cependant la sensibilité de la peau est loin d'être éteinte. Ne pourrait-on pas profiter de cette occasion pour stimuler plus énergiquement les malades qu'on ne la fait?

Parmi certaines folies que je ne sais désigner autrement que sous le nom de *folie fantastique*, vu que ces aberrations de l'esprit ne sont en rapport ni avec les idées antérieures du malade, ni avec aucune cause appréciable, soit particulière, soit générale, je vous citerai l'observation d'un individu âgé de soixante-cinq ans. C'est un homme d'une instruction rare, d'une éducation parfaite, comprenant toute l'absurdité de sa folie, qui consiste dans une horreur profonde qu'il témoigne pour les corps gras. Inutile de dire que son régime ne consiste qu'en aliments maigres. Encore faut-il que sa nourriture lui soit présentée d'une certaine façon ; s'il soupçonne le contact des doigts (corps gras), il se laissera plutôt mourir de faim que de toucher à ce qu'on lui apporte. La vue de n'importe quel bipède ou quadrupède lui cause une horreur inexprimable : aussi lui fait-on le moins de visites possible pour ne pas augmenter son agitation.

J'ai remarqué aussi beaucoup de cas de manie érotique, tant chez les femmes que chez les hommes. Deux tentatives de viol avaient amené chez deux malheureuses jeunes filles les mêmes désordres, la manie d'abord, et la démence ensuite. Dans un seul de ces cas le crime avait été consommé et suivi de grossesse.

Je vous citerai encore une observation assez belle du délire des sentiments ; il s'agit d'une femme qui n'est plus jeune, et qu'un violent désespoir, causé par la mort de son mari, fit tomber dans la mélancolie la plus profonde. Un jour la gaieté

sembla lui revenir; mais ce n'était que le résultat d'une nouvelle et triste illusion : son mari n'était pas mort; elle le tenait embrassé dans la personne de son fils aîné, qu'elle ne voulait plus reconnaître maintenant *comme son fils*, puisqu'il est son mari.

M. Guislain raconte aussi dans son traité sur les névropathies l'histoire d'une malheureuse femme qui avait adopté une jeune idiote qu'elle prenait pour son fils mort dans la campagne de Russie.

Que le nombre des incurables soit considérable, cela se conçoit clairement. Un nouvel établissement qui s'ouvre commence d'abord par recevoir les dépôts existants dans les anciens, ainsi que les malades gardés depuis longues années dans leurs familles. Le chiffre des aliénés était à ma visite de 320 (164 hommes, 156 femmes). Ces messieurs, qui ont été pour moi d'une complaisance dont je ne puis assez les remercier, m'ont dit faire usage avec succès du valérianate de zinc et de quinine, surtout dans les cas qui se compliquent de spasmes nerveux et de maux de tête névralgiques. On commence par six grains, et l'on va en augmentant selon les indications.

L'extrait de jusquiame, de digitale et de ciguë est très employé, surtout dans les complications de maladie du cœur avec épanchement. Ces affections sont communes en Italie, à ce que m'ont assuré les médecins.

Quant au traitement de la paralysie générale, je n'ai eu occasion de voir nulle part l'emploi de la cautérisation avec le fer rouge à la nuque, comme l'indiqua Valentin ; ce traitement est complètement passé d'usage. Notre honorable confrère, le docteur Coindet, de Genève, me disait qu'avec des malades aussi irritables, il faut bien se garder d'augmenter cette disposition avec des moyens aussi violents que l'application du fer rouge; il rejette même l'emploi du séton et du vésicatoire. J'ai pourtant vu ces moyens avoir beaucoup de succès dans les mains de M. Falret à la Salpêtrière. M. Coindet prétend que le meil-

leur traitement de la paralysie générale consiste dans les grands bains, l'exercice gradué, un régime excessivement doux, des aliments de facile digestion, et de légers purgatifs. Il faut surtout éviter, dit-il, tout ce qui peut causer de violentes émotions. J'ai vu à son hospice un malade en traitement avec lequel il avait obtenu déjà une amélioration notable.

En général, les malades sont traités avec beaucoup d'humanité. Les épileptiques, lorsqu'ils sont couchés, sont préservés de tout accident au moyen d'un rebord en planches matelassées qui garnit leurs lits; ce moyen est peu coûteux et peut être employé dans les établissements pour les pauvres.

Naples. — Avant 1812 les aliénés se trouvaient relégués dans une division de l'hospice dit *Casa santa degl'incurabili*, qui servait en même temps de dépôt pour les pauvres. Ces derniers ont aujourd'hui leur *albergo*, palais commencé par Charles III, et pouvant contenir 8,000 individus; les premiers sont à Aversa, à sept milles de Naples.

En 1812, un gouvernement dont le souvenir est gravé encore dans bien des cœurs napolitains, celui de Murat, confia à un homme dont il serait injuste de ne pas parler ici, l'organisation d'un hospice d'aliénés plus en rapport avec les progrès de la science et de l'humanité.

Ce fut au Père Linguett, de la congrégation de serviteurs de Marie (*Frate de servi di Maria*), homme d'un zèle et d'une science admirables, qu'échut cette mission. Il choisit dans ce but pour emplacement un ancien couvent de Franciscains, situé à un mille d'Aversa, appelé couvent *della Magdalena*. Mais comme ce local était insuffisant, on y annexa trois autres couvents qui se trouvaient dans le voisinage. De manière que l'hospice d'Aversa est composé aujourd'hui de quatre bâtiments bien distincts et situés à peu près à un mille de distance les uns des autres, et qui sont :

1° La maison-mère, dite de San Magdalena;
2° San Agostino, particulièrement destiné aux curables et convalescents;

3° (Il monte), pour les incurables ;
4° (Il monte Virgine), spécialement consacré aux femmes.

Une seule maison suffit à ces dernières, qui se trouvent être dans une minorité notable, puisque sur 700 malades, l'hospice ne renferme que 200 femmes.

Il vaudrait mieux sans doute n'avoir qu'une maison unique pour tous ces malades ; mais diverses circonstances firent qu'on utilisa ces couvents qui se trouvaient vides de religieux. Le Père Lingueti, dont la réputation attira bientôt les malades de tout le royaume, mourut en 1826, laissant à d'autres le soin de perfectionner une œuvre à laquelle il n'avait pu nécessairement mettre la dernière main.

L'hospice, sur le frontispice duquel on lit l'admirable devise : *Vigilanza e Umanita*, contient un cabinet pathologique, une bibliothèque pour les malades, une typographie où ceux-ci travaillent, un théâtre, et tous les agents de distraction de la classe riche. Il y eut une époque où l'on croyait pouvoir guérir ces malades par les distractions, le chant, la musique, et aussi, comme l'observe M. Guislain, avait-on affecté à *Aversa* une tendance plus romantique que médicale. M. le docteur Gualandi a fait de cet hospice une critique amère ; mais il écrivit son livre il y a vingt ans, et je me range de l'avis de l'honorable médecin belge, qui voit dans les premiers efforts tentés à Aversa le point de départ de toutes les améliorations qui se sont ensuite effectuées dans les divers établissements d'Italie. Ce serait une erreur de croire, dit M. Rossi, qui a écrit sur Aversa, que le traitement moral consiste à distraire les malades ; il cite à ce propos les travaux que l'on exécute à Bicêtre. De mon côté, je me plais à le reconnaître, l'esprit qui règne maintenant dans cet hospice est tout-à-fait médical. M. le professeur *Vulpes*, médecin en chef, et M. le docteur *Simoneschi*, médecin-directeur, sont dans des idées différentes de celles qui régnaient autrefois ; ce sont des hommes de mérite, et très bien secondés

910

par les médecins assistants, parmi lesquels je citerai M. le docteur *Miraglia*, rédacteur principal du *Giornale medico, storico, statisco, del reale morotrofio del regno delle Due Sicile*, dont le premier volume a paru en 1843.

Le principal reproche à faire à Aversa, c'est d'être le seul établissement d'aliénés du royaume de Naples, qui contient 6,185,000 habitants. Aussi la statistique nous montre-t-elle la fréquence des morts et la rareté des guérisons en rapport avec le plus ou moins d'éloignement du pays des malades. Le même reproche s'adressera à Palerme. Conçoit-on ce que doivent souffrir sous un ciel de feu, des malheureux qui, du fond de la Calabre ou d'un point éloigné de la Sicile, sont amenés à Aversa ou à Palerme? Il n'est pas rare, à ce que m'a assuré M. le comte Amary, directeur de l'hospice à Palerme, que quelques uns meurent en route. Toujours est-il qu'ils arrivent dans un état pitoyable.

D'un autre côté, j'attribue moins au défaut de vigilance qu'à l'éloignement du lieu de leur naissance, les fréquentes évasions de malades que l'on a signalées à Aversa de 1813 à 1839. On a compté jusqu'à cette époque soixante-dix évasions opérées par des hommes, une seule par une femme.

Nous pouvons nous expliquer, par l'antipathie que les parents montrent à envoyer leurs malades si loin, pourquoi la statistique de l'hospice ne nous offre qu'un malade sur 30,925 habitants.

Cette proportion augmente encore à mesure que l'on s'éloigne d'Aversa. Ainsi, tandis que Naples a envoyé avec ses 440,000 habitants, 218 aliénés hommes et 139 femmes, soit 1 sur 11,000, et la province de Naples 1 sur 16,166, nous voyons la Calabre moyenne fournir 1 aliéné sur 81,750 habitants, la Calabre méridionale 1 sur 92,666, etc.

Je veux bien que les causes d'aliénation soient plus nombreuses dans une grande ville que dans les provinces; mais ici la

Google

disproportion est trop forte, et ce n'est donc qu'en faisant mes réserves que je vous donne le tableau suivant de la statistique d'Aversa :

Du 5 mai 1813 à 1840

Furent reçus.	. . . . . .	5,580 malades.
Existaient dans la maison.	. . .	326
Total.	. . . . .	5,906

La moyenne annuelle des admissions a été de 190 malades.

La population continentale du royaume étant de :

6,185,000 habitants,

nous trouvons 1 malade sur 32,553 individus.

Encore une fois, il est certain que l'Italie contient moins d'aliénés que les autres contrées ; mais je répète que la statistique des pays à la manière de Ruer, par exemple, doit précéder la statistique de l'hôpital, autrement l'on n'aura que des chiffres erronés.

Sur ces 5,906 malades reçus dans cette période,

Guérirent	. . . . .	2,135
Furent améliorés.	. . .	780
Moururent	. . . .	2,244

M. Simoneschi a fait de louables efforts dans ces derniers temps pour établir une statistique dont les résultats sont publiés tous les ans. Les tables de mortalité ont subi de grandes variations dans ces dernières années, à cause des ravages du choléra, qui a été bien autrement terrible à Naples et à Palerme qu'à Paris.

Je ne puis m'expliquer autrement les chiffres suivants :

Sur 1,100 malades reçus dans ces six dernières années,

Sont guéris.	. . . .	385
Morts.	. . . . .	723

Le chiffre des morts a donc été plus que double de celui des guérisons. Les malades succombent le plus ordinairement à des affections cérébrales.

912

Sur 100 malades qui ont succombé, nous voyons figurer :

Affections cérébrales tant aiguës que chroniques.	28
— thoraciques.	23
— abdominales.	28
Maladies diverses.	21
Total.	100

Je désirerais dans plusieurs tableaux plus de précision. Ainsi, pour ce qui regarde les causes morales, je voudrais des termes plus explicites que, *amour-propre lésé*, *regrets*, *tristesse*, *craintes*, *immoralité*.

Quant aux professions, je ne suis pas plus avancé quand je lis, par exemple, qu'il y a vingt-quatre prêtres dans l'établissement, ne connaissant pas le nombre existant dans le pays.

L'opinion de C. Aurelianus, qui prétend que l'aliénation est moins commune chez les femmes que chez les hommes, semble trouver sa confirmation en ce pays. Nous reviendrons plus tard sur la cause de cette différence si notable.

M. le docteur Simoneschi, directeur actuel, peut revendiquer une bonne part des améliorations qui ont eu lieu dans ces dernières années. Dans ce délicieux pays, où la douceur de la température excuse jusqu'à un certain point la tendance au *far niente*, on ne peut qu'admirer l'activité et la régularité avec lesquelles le travail s'exécute dans l'établissement.

J'ai compté à *San Agostino* plus de trente-cinq métiers de tisserands, tous occupés. Toutes les industries trouvent des malades qui les exercent. La typographie surtout en occupe beaucoup. J'ai vu un individu en démence, âgé de cinquante-cinq ans, ne pouvant pas lier deux mots raisonnables de suite, se disant le poëte Métastase, parlant et s'agitant continuellement, livrer tout ce qu'on lui donnait pour l'impression avec une correction parfaite et une exactitude remarquable.

On a cherché à introduire dans l'asile un ordre tout-à-fait militaire. Les malades vont aux divers exercices et au réfectoire au son du tambour. J'ai dîné avec eux ; la nourriture m'a paru

très bonne, très saine, et surtout servie avec une propreté exquise. Les tables sont en marbre blanc. Notez qu'avec cela on ne dépense pas 55 centimes par jour pour chaque malade, tous les frais d'entretien compris. Il est juste d'ajouter que la plupart des choses essentielles se fabriquent dans la maison, et que la matière première des aliments est très bon marché.

L'établissement a des revenus considérables, mais il en fait noblement usage. Les malades de quelque pays qu'ils soient sont également admis et soignés avec cette charité, caractère distinctif des hospices en Italie. Il y a une salle d'attente ou d'observation pour les malades arrivants, et chaque sortie, ainsi que chaque entrée, nécessite la réunion des médecins de la maison.

On a poussé le soin de ce qui pouvait éveiller la susceptibilité des malades à un point qui a paru ridicule à quelques auteurs Ainsi, l'établissement est désigné sous le nom de *Morotrofio*; et pour l'intérieur, des noms particuliers tirés soit du grec, soit du latin, sont donnés aux diverses formes de l'aliénation (1).

Quant au traitement somatique, les évacuations sanguines, les moyens révulsifs, les bains tempérés en forment la base. Le tempérament napolitain exige que l'on fasse plus de concession que dans le nord à la méthode antiphlogistique.

M. le docteur Miraglia (journal cité) observe avec justesse qu'une bonne nourriture entre pour beaucoup dans l'élément du traitement. J'ai vu dans tous les pays que j'ai parcourus, soit en Belgique, en Allemagne, en Italie, l'insuffisance de la bonne nourriture d'une part, et l'excès des boissons alcooliques d'un autre, être la cause des plus graves désordres physiques et moraux.

(1) Pour ce qui est des noms sous lesquels on a voulu masquer le but des asiles d'aliénés, on n'empêchera jamais le peuple de quelque pays que ce soit d'appeler les choses par leur véritable nom. Ainsi, un *Morotrofio*, un *Hellebrosis*, un *Maniconio*, sera toujours pour le peuple un *casa dei Pazzi*, maison des fous en France, *Narren-Haus* en Allemagne

914

La plupart des instruments de coercition en usage autrefois ne sont plus conservés aujourd'hui que comme un objet de curiosité; on y fait cependant usage du lit de force pour tenir le malade dans une position horizontale. M. Guislain en a donné la description. Les lits des épileptiques sont à un pied à peine d'élévation du sol. Les parquets, faits avec une espèce de stuc, sont très favorables à la propreté; on peut les laver très bien et ils ne conservent aucune mauvaise odeur.

Les grandes galeries qui règnent autour des cours et que l'on trouve dans la plupart des couvents d'Italie, m'ont paru bien favorables dans un pays aussi chaud. Il est à remarquer que les anciens dans leurs *villas* recherchaient plutôt l'ombrage qu'ils se procuraient artificiellement, que celui des arbres, qui ne les abritaient pas complétement contre un soleil brûlant Je laisse, monsieur, à votre sagesse à décider si même dans nos pays des galeries bien exposées au midi ne seraient pas une bonne chose pour favoriser la promenade les jours de pluie.

Palerme. — Je finirai ma course par Palerme. J'avais le plus grand désir de voir cet établissement, qui se présentait à moi de loin sous une forme tout-à-fait romantique J'en avais lu autrefois une description dans un ouvrage anglais. On y disait que M le baron Pisani, dans ses voyages en Europe, avait été frappé de la manière barbare avec laquelle on traitait la démence. A force d'observer les phénomènes qui y sont relatifs, il s'était persuadé, dit-on, que le seul véritable remède était la douceur et la complaisance; qu'il faut toujours flatter le caprice et l'amour-propre du fou; que les mauvais traitements et la dureté ne font qu'augmenter son mal, et qu'une bonne maison de fous doit être un véritable paradis.

Je visitai la *casa dei Pazzi*, dit l'auteur que je cite. Il eût été impossible de se douter que tous ces gens-là étaient fous; les grandes allées rectilignes de la villa italienne, les nombreux jets d'eau, les pelouses vertes, les terrasses élégantes, tout donnait l'idée d'une maison de plaisance, etc

Je vais revenir sur tous ces faits, et reprendre ma narration au point de vue du positivisme de l'observation médicale.

L'établissement, situé dans une charmante position, à la porte de Palerme, contient 94 hommes et 84 femmes.

Le baron de Pisani, qui mourut en 1836, victime de son zèle pour les aliénés, qu'il ne voulut pas quitter pendant les ravages du choléra, était un de ces hommes que la Providence suscite de temps à autre pour introduire de force quelque idée ou réforme utile dans une société. Sans être médecin, il comprit qu'il y avait quelque chose à faire pour des malheureux, dont le sort était alors affreux en Sicile. Il commença, comme Pinel, par rompre leurs chaînes. On voit encore un de ces instruments de supplice suspendu aux murs avec cette inscription :

Nunc hic non stricto, tractæque catenæ.

Entraîné par son âme sensible et ardente, il négligea trop peut-être la direction médicale, et chercha à réunir dans ce nouveau local destiné aux aliénés tout ce qui pouvait les séduire au point de vue de l'impression exercée sur les sens et l'imagination. Il ne faut pas en vouloir pour cela à un homme qui, voyant que les médecins étaient restés jusqu'à ce jour simples spectateurs de la maladie dans son pays, crut mieux faire dans l'intérêt de la guérison, en réunissant dans un hospice toutes les délices des villas italiennes.

Aussi voyez-vous en entrant une cour environnée de galeries, et dont les murs sont couverts de fresques représentant des scènes de sentiment, mais le plus souvent des charges plaisantes et spirituelles. Quelques unes de ces peintures ont été faites par des aliénés.

Lorsque vous pénétrez plus loin, des jardins délicieux, des ombrages frais, des galeries souterraines, artificielles, de baro-

ques trompe-l'œil, des eaux jaillissantes, etc., vous font croire, en effet, que vous êtes moins dans une maison de fous que dans une ravissante habitation élevée à grands frais par un luxe capricieux.

Un théâtre à ciel découvert, dans le genre de ceux que l'on voit à Pompéï, servait autrefois à donner des représentations, mais on a été obligé de renoncer à un plaisir qui exaltait trop l'imagination d'un peuple ardent. Ce lieu sert maintenant d'endroit de réunion pour faire de la musique et assembler les aliénés tranquilles. Près du théâtre est un bassin rempli d'une eau fraîche et pure, où les aliénés convalescents peuvent se livrer aux plaisirs de la natation. J'ai admiré une salle dans le style antique, environnée de gradins et bassins de marbre, destinée seulement à laver les pieds des malades. Ce qui m'a le plus surpris encore, c'est que pas un arbre, pas une fleur, pas un fruit, ne sont touchés par les aliénés.

Une section absolument bâtie sur le plan des petites loges à la Salpêtrière du temps de Pinel, est destinée aux agités. J'ai vu dans toutes les cellules régner la propreté la plus grande. Que M. Pisani ait été trop loin dans sa condescendance envers les aliénés, c'est ce que le directeur actuel, M. le comte Amary, m'a lui-même avoué. Je ne vous citerai qu'un trait : un aliéné furieux avait tué d'un coup de bâton un infirmier dont il avait été maltraité. A la mort de ce malade, M. Pisani fit faire son portrait, et le béatifia de sa propre autorité. Il est suspendu dans le réfectoire avec les portraits de plusieurs autres malades; il tient à la main un bâton rompu.

Je suis obligé, vu les détails nombreux auxquels je me suis laissé entraîner, d'en rester là pour cette fois.

Je reviendrai à Palerme dans ma prochaine lettre, et vous dirai les progrès que l'on a faits sous le rapport de la statistique, du traitement et de l'organisation du travail. On doit ces améliorations à M. le comte Amary, digne successeur de M. Pisani

Si ces lignes lui parviennent, qu'il les lise comme l'expression des sentiments que son zèle et sa science m'ont inspirés.

MOREL.

P. S. J'aurai à vous parler encore du docteur Guggenbühl, qui vient de renoncer au monde pour aller soigner sur le sommet de l'Abendberg en Suisse, les enfants crétins, auxquels il veut consacrer le reste de son existence. Admirable dévouement d'un homme modeste et savant! L'institut qu'il a fondé servira de modèle à ceux que l'on élèvera, et les instituts pour les enfants crétins deviendront aussi indispensables que ceux que l'on doit à d'autres bienfaiteurs des sourds-muets et des aveugles. Je vous parlerai de ce que j'ai vu sur l'Abendberg dans ma prochaine lettre; vous pourrez au moins voir par celle-ci que dans tous les pays du monde les médecins se mettent noblement en avant pour remplir la pénible mais glorieuse mission dont ils sont investis.

PARIS — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET
rue Jacob, 30.

99 9454